

ANACLASE.COM, 04_12_2015

Giovanni Battista Pergolesi Adriano in Siria, dramma per musica (concert)

Capella Cracoviensis, Jan Tomasz Adamus

Opéra royal, Château de Versailles

- 4 décembre 2015



© andrei golubev

Un opéra *seria* somme toute peu connu, donné en version de concert et sans sous-titrage, voilà comment la soirée comporte, pour les interprètes et le public, un certain défi... Aurons-nous un spectacle véritablement vivant ? La musique seule, mâtinée de poésie italienne du XVIII^e siècle – certes signée du grand Métastase [lire [notre critique](#) de l'ouvrage d'Olivier Rouvière] –, saura-t-elle nous ravir en débrouillant l'écheveau des grandes mésaventures de cœur et de pouvoir autour de l'empereur romain Hadrien, pendant près de trois heures ? Affirmative, la réponse fuse dans l'intimité de l'Opéra royal, avec *Adriano in Siria*, dont le charme et la puissance renforcent le renom du compositeur Pergolèse.

Passé l'Ouverture soulignant surtout la nature baroque de la Capella Cracoviensis dirigée par Jan Tomasz Adamus, que caractérisent ces cuivres très légers (deux cors à l'extrémité droite de l'ensemble), puis encore l'entrée en matière douce et sensible de l'excellent contre-ténor russe Artem Krutko (Adriano), la musique de Pergolèse, urgente, tendue et majestueuse dans la reprise de la *sinfonia* initiale, gagne toute notre faveur. Elle vient ponctuer à merveille les strophes du récit, comme de courtes vagues sur le rivage ou de gigantesques respirations (mimant ainsi, au premier acte, la fureur d'Osroa, roi des Parthes, tel le vent dans les feuilles du « *chêne robuste* »).

Revenant bien souvent au thème de l'amour plus qu'à celui de la guerre, la partition réserve des airs superbes. Aux contre-ténors, tout d'abord. Artem Krutko [photo] se lance le premier, d'un bel élan, en qualité comme en créativité, puis le très réputé Franco Fagioli (Farnaspe, prince parthe) entame une formidable parade, en grand spécialiste du répertoire du castrat vedette Caffarelli, créateur du rôle à Naples, en 1734. La colère est pour lui un habile jeu de comédien, au service d'une poésie remarquable :

« *Je sentirais dans mon cœur
De la pitié pour ta honte
Plus que pour ma douleur* ».

Et vite, dès l'air suivant, ses fort spectaculaires vocalises alliées à des effets de distance ou d'écho par l'orchestre, il déclenche un tonnerre d'applaudissements. L'amour est chanté sur un mode plutôt comique et délicieux, frisant même l'opéra *buffa* ! Le chef-d'œuvre de Pergolèse, *La serva padrona*, intermezzo créé un an plus tôt (1733), n'est pas loin.

Tout aussi agréable, le mezzo-soprano Romina Basso (Emerina, princesse parthe prisonnière d'Adriano) s'empare de l'air *Prigioniera abbandonata* avec l'empathie, la pitié et le beau timbre saisissants, et mieux encore, d'une passion troublante, à voir ses traits s'affliger au milieu de la sérénité instrumentale, tout au bord de la lamentation. Jusqu'au bout d'une performance de choix, la retenue de l'interprète l'emportant sur l'impudeur napolitaine à l'origine du rôle, Romina Basso semble habitée par le tragique d'Emerina. D'une tenue plus merveilleuse, avec plus de fraîcheur et un allant opératique aérien, le jeune soprano bachkire Dilyara Idrisova est une révélation en Sabina, fidèle amante d'Adriano. Le sage public versaillais fond également pour elle, juste avant de porter aux nues Franco Fagioli et son duo avec le hautbois concertant de Magdalena Karolak (« *On entend parfois le rossignol* »). Au seuil de la perfection survient l'entracte.

Aux deux actes suivants, le lyrisme toujours très vivant parvient à surmonter la légère monotonie, inévitable, provoqué par le va-et-vient assez systématique des chanteurs, un à un, des coulisses au pupitre, tels en radiophonie. À noter qu'avec *Quell'amplesso e quel perdono*, *andante* mélodique à souhait, Romina Basso nous mène avec grande justesse vers la musique religieuse où brille Pergolèse, encore ! Le talent du compositeur dépasse largement le joyeux triomphe, chanté en chœur, à la toute fin d'*Adriano in Siria* [lire [notre critique DVD](#) de la production filmée à Jesi]. Coup de théâtre, clin d'œil... Ce petit moment de bonheur total offert au public demeure une solide promesse pour l'auditeur de demain, par-delà la tombe du pauvre jeune homme emporté par la tuberculose à vingt-six ans.

FC

<http://www.anaclase.com/chroniques/giovanni-battista-pergolesi>

Adriano in Siria : sur les traces de Caffarelli

****1

Von [Anne-Laure Faubert](#), 06 Dezember 2015

C'est une de ces soirées où l'on sort heureux d'avoir entendu autant d'airs virtuoses aussi bien interprétés et un peu contrarié par la mise en avant un peu exagérée du chanteur qu'on était venu écouter. [Franco Fagioli](#) est, tout comme Caffarelli (1710 – 1783) dans les pas duquel il s'inscrit pour interpréter Farnaspe, un contreténor virtuose, conscient de sa valeur.



Franco Fagioli

© Julian Laidig

Conçu en 1734 par [Pergolèse](#) âgé de 24 ans sur un livret de Metastasio, *Adriano in Siria* est destiné à célébrer l'anniversaire de la reine Elisabeth Farnèse, mère de Charles VII, roi d'Espagne et de Naples. Il décrit l'empereur romain Hadrien sous les traits d'un tyran magnanime, symbole des despotes éclairés du siècle des Lumières. Ayant vaincu le roi de Parthes Osroa, Hadrien tombe amoureux de la fille de ce roi, Emirena, alors qu'il est fiancé à Sabine et qu'Emirena aime Farnaspe. Il échappe à un complot et, magnanime, gracie les coupables. Un thème que l'on retrouve plus de 55 ans plus tard dans *La Clémence de Titus* de [Mozart](#).

L'interprétation donnée en version concert à l'Opéra royal de Versailles se démarque par un très bel orchestre qui, sous la baguette de [Jan Tomasz Adamus](#), souligne les voix, de l'ouverture très vive, brillante et plaisante à l'oreille, aux récitatifs portés par cette musique sensible et respectueuse des voix. Une musique très « pure » et juste, tour à tour douce, grandiose et nostalgique, élevant l'âme humaine vers le sublime et existant par elle-même.

Sur cette musique évoluaient plusieurs très grands chanteurs dont Franco Fagioli. Les morceaux virtuoses qui clôturaient chaque acte lui étaient dévolus comme le « sul mio cor » sur deux octaves où le velouté et la souplesse de sa voix ainsi que sa puissance rendaient l'air d'autant plus poignant. Dommage que sa gestuelle trop appuyée n'ait fini par minorer la beauté de sa voix. Le plus bel air de la soirée reste pour moi « lieto così talvolta » où, avec un hautbois concertant, il se compare à un rossignol. La douceur du hautbois alliée à celle de sa voix en firent un moment hors du temps, malgré une voix très légèrement voilée par moments. Franco Fagioli se démarque également par sa capacité à passer de l'amour le plus pur - magnifique duo amoureux avec Emirena à la scène IV de l'acte II - à la fureur la plus violente, sans effort apparent.

[Artem Krutko](#) incarnait un Hadrien magnanime et amoureux, capable de passer sans encombre d'un fortissimo à un pianissimo et éprouvant un réel plaisir à chanter. [Dilyara Idrisova](#) interprétait une Sabine pleine de retenue et de tristesse, devant l'inconstance de son amant, et dont les sentiments étaient magnifiés par la musique. Sa voix brillait particulièrement dans les vocalises avec de magnifiques aigus. Une interprétation proche de celle de [Romina Basso](#) en Emirena, quoique plus en retenue, malgré la souffrance exprimée au premier acte, et magnifique dans les duos amoureux. Enfin [Juan Sancho](#), s'il n'avait pas une voix aussi puissante que les autres chanteurs, donnait au personnage d'Osroa une profondeur et une gravité, notamment lors de son opposition avec sa fille – « tu chiedi nel petto un'alma sì vile ». On percevait dans sa voix l'orgueil, la souffrance et la grandeur d'âme, intimement mêlés.

Malgré quelques grimaces et gestes parfois agaçants, l'interprétation d'*Adriano in Siria* sensible et fine a ravi l'âme et les sens.

4 décembre 2015 - Adriano in Siria (Pergolese) à Versailles.

Publié par Jean Luc sur 6 Décembre 2015, 08:52am

Catégories : [#Opera version concert](#)

C'est à un compositeur de 24 ans que l'on doit cette œuvre, créée à Naples le 25 octobre 1734. Dans un an et demi, Pergolese disparaîtra non sans avoir composé juste avant son *Stabat Mater* qui va le garantir de l'oubli jusqu'à nos jours. Commandé pour les festivités d'anniversaire d'Elisabeth Farnese, mère du roi de Naples, l'opéra comptait dans la distribution de sa création le célèbre Caffarelli. Bien entendu, l'écriture en garde trace avec des airs de très grande virtuosité.

Cette représentation versaillaise, qui est donnée en version de concert - curieusement non surtitrée...- , restera comme un très beau moment de grâce et d'élégance, justement apprécié par le public.

Premier artisan de ce succès, l'orchestre Capella Cracoviensis, placé sous la direction de Jan Tomasz Adamus, est quasiment parfait de bout en bout. Miracle d'équilibre, il joue parfaitement de la chaude et belle acoustique de l'Opéra royal et s'impose comme un personnage à part entière de l'opéra seria. La très grande variété des couleurs et des accents qui s'adapte superbement à la musique de Pergolese, le jeu subtil des variations d'intensités et un legato délicat contribuent très largement à cette impression d'élégance.

Le livret est des plus convenus et l'action ne brille pas par son intensité dramatique. Pour être concis : Aquilio aime Sabina qui aime Adriano qui aime Emirena qui aime Farnaspe qui aime Emirena. Mais sur ce matériau un peu fruste, Pergolese brode une musique qui est capable d'étreindre toute la palette des sentiments et joue d'une répartition très équilibrée des arias entre les rôles.

La seule (petite) déception de la soirée viendra de l'Aquilio de Sofia Fomina. La soprano russe s'appuie sur un bel aigu qui ne suffit pas à faire oublier un médium faible et peu timbré, ni une technique baroque insuffisante. A cela s'ajoutent des moyens dramatiques très limités qui ne lui permettent pas de caractériser le rôle de méchant traître qu'est Aquilio. L'Adriano de Artem Krutko est plus intéressant mais le matériau vocal qui semble très impressionnant dans le 1er air (*Spreza il furor*) , avec une puissance remarquable et des aigus rayonnants donne des signes de fatigue dès le deuxième, dans lequel des stridences apparaissent dans des aigus chantés trop forte, et plus encore au troisième, aria dans laquelle les nuances s'effacent trop au profit d'une prestation vocale obsédée par ses aigus.

En Sabina, la jeune soprano russe Dilyara Idrisova est simplement remarquable. Peut être un peu écrasée par l'enjeu dans son 1er air dont l'attaque est un peu étrange et dont les ornements donnent l'impression d'être un petit peu trop audacieuses, le reste de sa prestation est irréprochable. Incarnant avec noblesse la praticienne promise au vainqueur des Parthes, elle est douée d'une voix au très beau timbre, avec une belle homogénéité sur tout le registre, des aigus faciles, ronds et rayonnants, une projection assurée et une belle technique qui s'épanouira pleinement dans son magistral et très virtuose air de l'acte II (*Splenda per voi*). Une très belle découverte !

L'Osroa de Juan Sancho est magistral. Aux qualités habituelles de timbre, de technique et de virtuosité du ténor, que j'ai déjà eu l'occasion de souligner à plusieurs reprises, on retrouve ici un engagement et une vaillance remarquables. Les arias héroïques sont surmontées avec aisance et l'interprétation du roi parthe vaincu est dense et fine.

En Emirena, Romina Basso délivre un vrai cours de chant baroque. Élégance du phrasé, ornements délicats et d'un goût sûr, longueur de souffle et émission parfaitement maîtrisée, avec une intelligence de la taille de la salle et de la portance du son sans égales. L'ensemble de son interprétation est sublime et atteindra des sommets dans le duo du dernier acte avec Fagioli (*L'estremo pegno*).

Franco Fagioli, précisément, grand triomphateur de la soirée et qui reste insurpassable dans ce répertoire. La voix à toujours ces incroyables qualités dont je rendais compte à l'occasion de son concert au TCE et qui sont ici portées par la représentation, les partenaires et la musique de Pergolese. Écrit pour le grand Caffarelli, le rôle de Farnaspe est émaillé d'airs à la fois aériens et meurtriers.

(<https://mobile.twitter.com/OperaRoyal/status/673074927189270532/video/1>)

La remarquable technique de Fagioli lui permet de se jouer des difficultés du rôle et de distiller de riches et audacieuses ornements. L'engagement est total, sans concession aucune à des facilités, alors même qu'il est confronté à une écriture qui sollicite une vertigineuse virtuosité sur la totalité de sa tessiture. Il se jette littéralement dans les airs, faisant souvent penser à un athlète dans l'épreuve, dont il adopte certaines postures : cet engagement n'est pas pour rien dans son triomphe. Mais l'aisance de l'aigu, l'infinie modulation du phrasé qui lui permet de dialoguer avec bonheur avec le hautbois au I (*Lieto così tal volta*) ou encore l'incroyable plasticité de sa voix qui lui permet d'enchaîner de redoutables sauts d'octaves au II (*Torbido in volto*) font de son interprétation du rôle un moment inoubliable.



Adriano in Siria (Pergolèse). 1734



©Parnassus Productions

[Afficher les détails](#)

Un moment de grâce et d'élégance

C'est à un compositeur de 24 ans que l'on doit cette œuvre, créée à Naples le 25 octobre 1734. Dans un an et demi, **Pergolèse** disparaîtra non sans avoir composé auparavant son *Stabat Mater* qui va le garantir de l'oubli jusqu'à nos jours. Commandé pour les festivités d'anniversaire d'**Elisabeth Farnèse**, mère du roi de Naples, l'opéra comptait dans la distribution de sa création le célébrissime **Caffarelli**. Bien entendu, l'écriture en garde trace avec des airs de très grande virtuosité. Cette représentation versaillaise, qui est donnée en version de concert - curieusement non surtitrée....- , restera comme un très beau moment de grâce et d'élégance, justement apprécié par le public.

Premier artisan de ce succès, l'orchestre **Capella Cracoviensis**, placé sous la direction de **Jan Tomasz Adamus**, est quasiment parfait de bout en bout. Miracle d'équilibre, il joue parfaitement de la chaude et belle acoustique de l'Opéra Royal et s'impose comme un personnage à part entière de l'opéra seria. La très grande variété des couleurs et des accents qui s'adapte superbement à la musique de Pergolèse, le jeu subtil des variations d'intensité et un legato délicat contribuent très largement à cette impression d'élégance.

Le livret est des plus convenus et l'action ne brille pas par son intensité dramatique.

L'empereur **Hadrien** vient de vaincre les Parthes et, alors qu'il doit épouser Sabina, tombe amoureux d'Emirena, la fille du roi parthe Osroa. Celle-ci est amoureuse d'un prince parthe (Farnaspe) qui l'aime également. Osroa organise plusieurs tentatives d'assassinat d'Hadrien, dont Farnaspe est accusé. Manipulés par le traître Aquilio, les personnages finiront par découvrir la vérité et, ému par la grandeur d'âme de Sabina, prête à céder sa place à Emirena, Hadrien, en parfait despote des Lumières, finira par rendre Emirena à Farnaspe et par épouser Sabina. Pour être concis : Aquilio aime Sabina qui aime Adriano qui aime Emirena qui aime Farnaspe qui aime Emirena ! Sur ce matériau un peu fruste, Pergolèse brode une musique qui est capable d'étreindre toute la palette des sentiments et joue d'une répartition très équitable des arias entre les rôles.

La seule (petite) déception de la soirée viendra de l'Aquilio de **Sofia Fomina**. La soprano russe s'appuie sur un bel aigu qui ne suffit pas à faire oublier un médium faible et peu timbré, ni une technique baroque insuffisante. A cela s'ajoutent des moyens dramatiques très limités qui ne lui permettent pas de caractériser le rôle de méchant traître qu'est Aquilio. L'Adriano de **Artem Krutko** est plus intéressant mais le matériau vocal qui semble très impressionnant dans le premier air («Spreza il furor»), avec une puissance remarquable et des aigus rayonnants donne des signes de fatigue dès le deuxième, dans lequel des stridences apparaissent dans des aigus chantés trop forte, et plus encore au troisième, aria dans laquelle les nuances s'effacent trop au profit d'une prestation vocale obsédée par ses aigus. En Sabina, la jeune soprano russe **Dilyara Idrisova** est simplement remarquable. Peut être un peu écrasée par l'enjeu dans son premier air, dont l'attaque est un peu étrange et dont les ornements donnent l'impression d'être un petit peu trop audacieuses, le reste de sa prestation est irréprochable. Incarnant avec noblesse la praticienne promise au vainqueur des Parthes, elle est douée d'une voix au très beau timbre, avec une belle homogénéité sur tout le registre, des aigus aisés, ronds et rayonnants, une projection assurée et une belle technique qui s'épanouira pleinement dans son magistral et très virtuose air de l'acte II («Splenda per voi»). Une très belle découverte !

L'Osroa de **Juan Sancho** est magistral. Aux qualités habituelles de timbre, de technique et de virtuosité du ténor, que j'ai déjà eu l'occasion de souligner à plusieurs reprises, on retrouve ici un engagement et une vaillance remarquables. Les arias héroïques sont surmontées avec aisance, et l'interprétation du roi parthe vaincu est dense et fine. En Emirena, **Romina Basso** délivre un vrai cours de chant baroque. Élégance du phrasé, ornements délicates et d'un goût sûr, longueur de souffle et émission parfaitement maîtrisée, avec une intelligence sans égale de la taille de la salle et de la portance du son. L'ensemble de son interprétation est sublime et atteindra des sommets dans le duo du dernier acte avec Fagioli («L'estremo pegno»).

Franco Fagioli, précisément, grand triomphateur de la soirée et qui reste insurpassable dans ce répertoire. La voix possède toujours ces incroyables qualités dont je rendais compte à l'occasion de son concert au Théâtre des Champs-Élysées et qui sont ici portées par la représentation, les partenaires et la musique de Pergolèse. Écrit pour le grand **Caffarelli**, le rôle de Farnaspe est émaillé d'airs à la fois aériens et meurtriers.

La remarquable technique de Fagioli lui permet de se jouer des difficultés du rôle et de distiller de riches et audacieuses ornements. L'engagement est total, sans concession aucune à des facilités, alors même qu'il est confronté à une écriture qui sollicite une vertigineuse virtuosité sur la totalité de sa tessiture. Il se jette littéralement dans les airs, faisant souvent penser à un athlète dans l'épreuve, dont il adopte certaines postures : cet engagement n'est pas pour rien dans son triomphe. Mais l'aisance de l'aigu, l'infinie modulation du phrasé qui lui permet de dialoguer avec bonheur avec le hautbois à l'acte I («Lieto così tal volta») ou encore l'incroyable plasticité de sa voix qui lui permet d'enchaîner de redoutables sauts d'octave à l'acte II («Torbido in volto») font de son interprétation du rôle un moment inoubliable.

Posté le 07 déc. 2015 par Jean-Luc IZARD

<http://www.baroquiades.com/articles/chronic/1/adriano-in-siria>